

N° 123-124

«Introduire l'intelligence et la volonté
dans les affaires du monde»
Michel Rocard

La Révolution en débats, III
s. dir. Pierre-André Taguieff

Léon Blum et la Révolution française
Louis Bodin

Le complexe de Babel : L'abbé Grégoire,
les patois et les Juifs
Claude Sahel

Guerres de symboles ?
Régis Debray

Le conflit syro-palestinien
dans l'arène libanaise
Reuven Avi-Ran

1989

PRIX 80 F

NOTES ET COMMENTAIRES

Moshe Zalcman Une parole digne d'être écoutée*

Philippe Boukara

* Grand merci à Henry Bulawko pour avoir aidé ma lecture malhabile du yiddish. Ph. B.

1. Israel Buch éditeur, Tel-Aviv, 1988.

2. *J'ai été réhabilité* (en yiddish), Tel-Aviv, 1970. Trad fr. par H. Edelstein, *Histoire véridique de Moshe, ouvrier juif et communiste au temps de Staline*, Paris, Éd. Recherche, 1977.

La parution en yiddish du cinquième ouvrage de Moshe Zalcman, *Les hommes et les événements*¹, nous permet désormais de reconstituer assez complètement sa «trajectoire». L'auteur nous avait en effet livré un témoignage essentiel sur ses dix années passées dans le goulag stalinien, et sur son engagement communiste précoce qui les avait précédées². Mais il nous parle ici de sa vie «avant» et «après» le communisme, et d'une série de personnalités qu'il a connues au-travers de ses engagements militants. Le regard rétrospectif se porte à la fois sur des histoires individuelles et sur l'histoire collective, et c'est donc sous ce double aspect que nous l'examinerons successivement.

Moshe Zalcman rappelle l'effroyable coût humain des grandes erreurs politiques du siècle. Avec pudeur, il évoque la souffrance endurée par sa femme et par son fils pendant ses si longues années d'absence. On se «représente» assez bien ce qu'est l'arrestation d'un innocent et sa détention prolongée pour un crime imaginaire. Mais on doit se représenter aussi la femme d'un «traître» vivant seule et sans emploi avec un enfant en bas âge, et cet enfant devenu adulte qui ne reconnaît pas son père rentrant de déportation... L'on ne peut évaluer l'impact des expériences concentrationnaires sans prendre en compte la formidable onde de choc qu'elles ont provoquée par cercles concentriques

dans des sociétés entières — en premier lieu dans le cercle familial des déportés.

Moshe Zalcman pose aussi la question du comportement privé des hommes publics. Lénine, rappelle-t-il, disait qu'il fallait contrôler les militants du Parti non seulement dans les réunions, mais encore sur leurs lieux de travail et à leur domicile ! Cette visée policière nous indique *a contrario* l'importance de l'adéquation entre la morale des militants et leur engagement politique.

Ses compagnons

Lorsqu'il se trouvait à Paris dépourvu de papiers d'identité durables au début des années soixante, Moshe Zalcman s'adressa d'abord à son ancien camarade communiste Feïvel Schrager, devenu socialiste et dirigeant de l'ORT, pour lui demander de l'aider. Ce dernier s'estima délié de ses engagements à l'égard des anciens militants juif communistes. C'est Salomon Friedrich, à l'époque responsable en France du parti Herout de Menahem Begin, qui intervint activement pour régulariser sa situation, faisant même valoir à un fonctionnaire de police : un ancien communiste n'est-il pas ministre du général De Gaulle ? (Allusion à Malraux, compagnon de route des années trente ?)

Moshe Zalcman rend ainsi hommage au *fair-play* d'un adversaire politique. Son livre est largement consacré à payer tribut à des hommes et des femmes qui ont simplement fait leur devoir, donnant des exemples à suivre et à méditer et non des modèles négatifs propres à décourager et démobiliser... On trouve d'abord les portraits de trois écrivains juifs connus (Kalman Marmor, Charles Rappoport, Benjamin Schlevin), puis de huit autres, d'autant plus intéressants que les personnalités sont de moindre notoriété.

Kalman Marmor, dont Moshe Zalcman fit la connaissance à Kiev en 1934, fut un de ces élèves de *yeshivah* qui posèrent les fondations du mouvement ouvrier juif de Russie. A la fois sioniste et socialiste au début du siècle par référence aux mêmes sources bibliques (mais sans se définir synthétiquement comme sioniste-socialiste), Kalman Marmor évolua vers le communisme et s'ins-

*«Il écrit pour ceux qui
n'ont pas pu écrire et
pour ceux qui n'ont
jamais su»*

talla en URSS après de longues années passées aux États-Unis. Sont ici retracées ses activités littéraires et journalistiques en faveur de la culture yiddish à l'intérieur comme à l'extérieur de l'URSS, notamment lors du Congrès mondial pour la culture yiddish organisé à Paris, en 1937, à l'initiative de militants communistes.

Charles Rappoport, lui, fut un des intellectuels du PCF de l'entre-deux guerres, jusqu'à sa démission en 1938, au lendemain des procès de Moscou. On connaît moins son militantisme socialiste, d'abord avec Jaurès (dont il écrivit une biographie) puis en opposition à lui, et surtout son engagement de jeunesse dans le mouvement ouvrier russe, notamment au Parti socialiste révolutionnaire. Charles Rappoport laissa en 1941 un testament dans lequel il regrette de ne pas avoir accordé plus de place dans sa vie à la cause des prolétaires juifs : c'est en tant que prolétaire juif justement que notre auteur ressuscite leurs activités communes dans l'immigration parisienne lors de son premier séjour en France (1929-1933).

■ **«Je ne fais que raconter des histoires vraies,
avec le peu de sang qui me reste dans le cœur»**

«Il y a de cela une bonne dizaine d'années, alors que nous avons rencontré l'auteur pour le féliciter chaleureusement de sa réussite en matière d'édition (la preuve : son livre *J'ai été réhabilité*, écrit en yiddish avant d'avoir été traduit en hébreu, français, allemand..., et qui a été diffusé à un tirage respectable), le récipiendaire des compliments nous rétorqua dans son allocution de remerciements :

— *Je ne suis pas écrivain. Je ne fais que raconter des histoires vraies, ... et je le fais avec le peu de sang qui me reste encore dans le cœur.*

Nous n'hésitons pas à soutenir que le présent recueil est l'ouvrage d'un écrivain : cet assemblage de récits brefs, limités et séquentiels concernant son existence (qui n'est pas moins riche en événements que celle de la plupart des personnages qu'il évoque), revêt à nos yeux l'aspect d'une œuvre littéraire, avec tous les détails qui en font le charme et la saveur [...] Que m'importent la langue, le style de la narration, qui ne font pas l'intérêt particulier de ce livre. C'est précisément la simplicité, le fait de ne pas recourir à un style hyper-modernisé, qui aurait alourdi par sa préciosité, qui nous donne ce sentiment de proximité, d'exactitude et, partant, d'entrain narratif. Elle constitue la seule dorure apte à encadrer cette époque douloureuse mais miraculeuse au cours de laquelle Moshe Zalcman et tous ceux qu'il évoque ici, ont vécu, espéré et se sont sacrifiés pour cette espérance ; ils ont trempé dans le sang et dans la souffrance. Ils ont influé sur elle tout comme elle a influé sur eux. »

YAAKOV TZVI SHARGUËL

Quant à Benjamin Schlevin, homme de lettres bien connu du public parisien yiddishophone, il fut longtemps communiste, puis opta pour le sionisme (dans la mouvance du Mapam) après le «grand tournant» de 1967 et créa alors, avec les auteurs qu'il réunissait à Bagneux, la revue *Parizer Tribune*. Il apparaît ici comme un peintre du petit peuple des Juifs de Belleville et de leur *yiddischkeit*.

La première des «vignettes» qui suivent a pour motif un écrivain yiddish, auteur de 21 volumes, S. Tennenbaum, que Moshe Zalcman rencontre à New York. Mais les sept autres portent sur ses anciens compagnons de Zamosc ou de Lublin, du Goulag ou des prisons polonaises, du Parti communiste ou des Amis du Mapam.

Alter Zoberman, militant Hachomer Hatzair à Lublin, devint un «révolutionnaire professionnel» du PC polonais au milieu des années trente. Il combattit dans l'armée polonaise jusqu'à la prise de Berlin, atteignant le grade de major, et fut affecté aux services spéciaux comme responsable des liaisons et écoutes téléphoniques. Alter Zoberman fut ébranlé dans ses convictions communistes lors de la venue de Tito à Varsovie : chargé d'assurer la sécurité du visiteur, il fut témoin du cynisme avec lequel les nouveaux dirigeants envisageaient de dominer le peuple par des méthodes de contrainte. Finalement émigré à Paris, il y devint président de la Société des Juifs de Lublin. Moshe Zalcman cite à son propos ces phrases éloquentes de Panaït Istrati : «La bonté d'un seul homme est plus forte que la méchanceté de plusieurs milliers. La bonté scintille même après la mort.»

Herschel Goldfinger fut ouvrier casquettier à l'âge de 12 ans, très tôt militant syndicaliste et bundiste, rallié au PC polonais dès sa fondation. Emprisonné pendant trois ans, il était secrétaire des Jeunesses Communistes pour la région de Varsovie lorsque Moshe Zalcman fit sa connaissance en 1926. Ayant presque atteint le niveau de bachelier, il devient journaliste yiddish, secrétaire du secteur juif des Jeunesses Communistes polonaises, jusqu'à une nouvelle arrestation en 1931. C'est en prison qu'il apprit la dissolution par le Komintern du secteur

juif dans lequel il militait : décision à laquelle il s'opposa, malgré les risques encourus par un déte- nu communiste sanctionné par l'appareil du Parti. Herschel Goldfinger émigra en France en 1937, combattit en 1939 comme engagé volontaire et traversa la guerre comme prisonnier. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il devint président de l'Union des Juifs polonais en France et journa- liste au quotidien communiste *Naïe Presse* après une réadhésion au Parti communiste avec lequel il n'avait jamais rompu nettement. Retourné en Polo- gne, où il travaille comme journaliste, il revient en France en 1961, collabore de nouveau à la *Naïe Presse*, jusqu'à la rupture de 1967 qui l'amène à participer au nouveau groupement des Amis du Mapam dont il rédige le premier bulletin. C'est en Israël que Herschel Goldfinger passera ses derniè- res années, à Holon où il militera dans les rangs du Mapam.

Abraham Bromberg et Nate Schwedershaft sont deux militants Hachomer Hatzair de la région de Lublin. Isaac Bashevis Singer était élève de la *yeshivah* de leur localité, et il indique dans ses souvenirs avoir lu grâce à eux ses premiers textes profanes... Émigrés en Palestine, ils y devinrent communistes, furent expulsés vers la Pologne où ils réunirent jusqu'à 25 % de l'électorat de leur ville en faveur des candidats du PC. C'est à cette époque que Moshe Zalcman les a connus, à cette époque aussi qu'ils furent emprisonnés. Abraham Brom- berg, réfugié en URSS, fut le seul à survivre à la Seconde Guerre mondiale. Il revint en Pologne, travailla à Wroclaw dans une coopérative d'ou- vriers juifs, puis occupa un poste de haut fonction- naire jusqu'à son élimination en 1965. Redevenu ouvrier, il partit alors terminer ses jours en Israël.

Les sœurs Tale et Hinde Bantus sont deux femmes juives que Moshe Zalcman a connues à Kiev avec son épouse. Tale Bantus avait vu son mari brutale- ment arrêté et succomber au cours d'interrogatoi- res dont il n'eut pas le temps de comprendre les techniques. Lorsque Moshe fut arrêté à son tour, Tale Bantus aida son épouse à «tenir le coup» avec son enfant. Elle sauva même la vie de celui-ci lorsque la mère fut blessée au milieu des tourmen-

tes de la guerre. Elle retourna par la suite en Pologne, puis s'installa en Israël. Quant à Hinde Bantus, elle était une communiste irréductible, même après l'exécution de son premier mari, et choisit de «rester avec le peuple» dans le ghetto de Lodz où elle participa à la Résistance. Déportée à Auschwitz, elle y prit sous sa protection six petites filles qu'elle réussit à sauver et éleva ensuite comme ses propres filles. Une seule de ces femmes resta en Pologne, mais Hinde Bantus, elle, ne voulut pas prendre sa retraite dans un pays où elle n'avait pas travaillé : lors des campagnes antijuives dans la Pologne de 1967, elle se contenta de rendre sa carte du Parti communiste.

Dernier portrait tracé par Moshe Zalzman, celui de Yehouda Leib Garance, jeune communiste de Lublin émigré en France en 1938, qui vécut pendant la Seconde Guerre mondiale dans la ferme des Éclaireurs israélites à Moissac, animée par Isaac Pougatch : le jeune homme se distingua dans les rangs de la Sixième Organisation de la Résistance juive, et fut décoré à ce titre.

Histoire véridique

Le livre de Moshe Zalzman contient aussi des souvenirs tout à fait personnels, portant d'abord sur son enfance à Zamosc. Il ne parle plus, cette fois, des grandes figures issues de cette modeste communauté juive, comme Rosa Luxembourg ou Y.L. Peretz, mais de la nostalgie que lui inspire l'ambiance de l'ancien *shtetl*, des fêtes juives et du *heder*. Il se souvient de cette période comme d'une époque heureuse, y compris pendant les années où l'armée autrichienne pratiqua une occupation apparemment débonnaire. Sa mère se transformait en quasi-«contrebandière» pour nourrir sa progéniture, en l'absence d'un père disparu prématurément. Et même la période tumultueuse qui suivit la fin de la guerre ne l'a pas traumatisé : indépendance de la Pologne proclamée dans la sérénité et marquée par l'apparition de soldats moustachus aux épées et aux uniformes clinquants, guerre de 1920 à laquelle, dit-il, les Juifs prirent part, contre l'Armée rouge.

L'auteur raconte également son retour en Pologne en 1957 (*voir encadré*), puis ses démêlés avec la

police et les services spéciaux français après son retour à Paris fin 1959. Les fonctionnaires chargés du contrôle des étrangers (au cinquième étage de la Préfecture de police) disposaient d'une liste de tous les Zalzman arrêtés dans les années trente à Paris, dans laquelle ils ne voulurent d'abord pas reconnaître notre homme, malgré une comparaison «scientifique» des empreintes digitales. Cette clémence initiale se mua en hostilité lorsque les documents

■ Mon retour en Pologne*

La période au cours de laquelle j'obtins finalement l'autorisation d'être rapatrié d'Union Soviétique en Pologne (fin 1957) était marquée dans ce pays par une politique plutôt libérale en comparaison avec les autres pays-satellites communistes. Cette révolution sans effusion de sang, cet «Octobre polonais» opposé à Moscou et à son régime d'asservissement dévastateur pour l'économie, avait dressé le peuple polonais contre les oppresseurs de son histoire passée et présente. Néanmoins ce ne fut pas une libération totale, dans la mesure où le pays restait industriellement et économiquement dépendant de son gigantesque voisin. [...]

Lorsque je revins d'Union Soviétique à Varsovie (moi, le «réhabilité»), j'entendis colporter de tous côtés les fables antisémites concernant «les poêles à frire en or» et autres trésors que les Juifs emportaient avec eux en Israël, pour appauvrir la Pologne encore davantage.

David Sfar écrit à la page 200 de son dernier ouvrage (*Avec soi-même et avec les autres*¹) : «Les écrivains communistes juifs qui s'y trouvaient encore réclamèrent publiquement le droit pour les Juifs de retourner dans leur patrie. Au nom du Présidium de la Fédération des centres culturels, plusieurs délégations se rendirent dans les administrations concernées pour obtenir des facilités d'émigration, de même que le droit, pour les artisans juifs, d'emporter leurs outils de métier.»

En vérité, j'entendis souvent défendre une opinion contradictoire par mes camarades de jeunesse, communistes juifs, selon laquelle quitter la Pologne était une trahison, non seulement du point de vue du communisme, mais aussi dans la perspective nationale juive, car cela affaiblissait la Communauté juive dans le pays et réalisait indirectement le souhait des éléments réactionnaires antisémites, qui veulent voir la Pologne purifiée de ses Juifs.

Dans le journal yiddish *Folkstimme* s'imprimaient des reportages sur la détresse et les protestations des immigrants en Israël, assiégeant l'Ambassade de Pologne et réclamant qu'on les laisse revenir. Bien entendu, de tels cas ont pu se produire, car dans quel pays d'immigration, si riche soit-il, parvient-on à s'installer en deux ou trois mois ? M.Z.

* Par Moshe Zalzman, traduction B. Vaisbrot.

1. En yiddish : «Mitzkih an mit andèrè».

attestant l'arrestation de 1931 furent identifiés. Les fonctionnaires la datèrent à tort de 1937, et crurent avoir affaire à un espion soviétique. C'est seulement après trois ans de formalités mensuelles et de difficultés professionnelles que Moshe Zalcman obtint des papiers de longue durée. Il put alors réaliser le rêve qui le tenaillait : se rendre à New York pour y revoir sa mère, âgée de 82 ans, devant laquelle, dit-il, bien que déjà grand-père, il se comportait en petit garçon...

Moshe Zalcman vit aussi à New York sa sœur et son frère qui y étaient arrivés après la Seconde Guerre mondiale en tant que «personnes déplacées». Il y retrouva d'anciens compagnons de Zamosc avec lesquels il cultive presque religieusement des liens. Puis c'est la première visite en Israël, dont il écoutait les émissions de radio (*Kol Zion la-Golah*) pendant son exil en Géorgie ; il retrouve, cette fois, des compagnons du Goulag.

Moshe Zalcman décrit les conséquences, dans le milieu juif communiste de Paris, de la guerre des Six Jours et des campagnes antisémites en Pologne : rupture avec le PCF, création de la *Parizer Tribune*, prise d'indépendance de l'Union des Sociétés juives de France, et finalement naissance de deux nouveaux groupes politiques — les Amis du Mapam, qui s'efforcent de concilier loyauté envers Israël et fidélité à un idéal de gauche, et l'Union progressiste juive, située plus à droite. Entre-temps, Moshe Zalcman a commencé à écrire ses souvenirs du Goulag qui paraissent en yiddish en 1970 et en français en 1977.

L'édition française de ce livre marque un autre épisode important dans la vie de l'auteur — sa rencontre avec les jeunes intellectuels juifs français «soixante-huitards» en quête de *yiddischkeit*. C'est en effet le collectif de la revue *Recherches* qui sera son éditeur, collectif composé d'anciens militants d'extrême-gauche comme son neveu Frédéric Dajez, le journaliste Luc Rosenzweig, le musicien Youval Micenmacher ou l'historien Philippe Gumplowicz.

La personnalité de Pierre Goldman apparaît ici

avec son effet de magnétisme sur tout un milieu. Pierre Goldman obtient la publication dans *Libération*, le 18 février 1978, d'un long entretien du rédacteur en chef avec Moshe Zalcman, puis il publie lui-même un article inspiré de son livre concernant la liquidation par le Komintern des dirigeants communistes polonais. Pierre Goldman se réclame de la triple référence que lui a apprise son père : à l'internationalisme, au communisme et au peuple juif. De là sa sympathie pour les nationalismes révolutionnaires du Tiers-Monde, et une position complexe sur les problèmes juifs. D'une part, il se méfie des préjugés antisémites qui subsistent dans l'extrême-gauche, admet qu'un territoire est indispensable à la survie des Juifs, est choqué par ce propos entendu de la bouche d'un militant noir dans une conférence à Cuba : Nous ne sommes pas des Juifs, nous ne nous laisserons pas conduire à l'abattoir comme des moutons. D'autre part, Pierre Goldman ne croit pas en la pertinence d'une religion juive après Auschwitz, récuse le sionisme, se tient pour assimilé à la culture française et trouve par surcroît de la grandeur morale à la passivité des victimes juives. Il médite finalement sur la signification freudienne du refus juif de vouloir croire en la mort...

■ Le livre de Moshe Zalcman fut tiré à 7 000 exemplaires en 1977, puis à 14 000 exemplaires supplémentaires en 1982 par l'éditeur France-Loisirs. Un éditeur de Darmstadt le traduisit en allemand la même année avec un tirage de 7 000 exemplaires. Une édition hébraïque fut diffusée en 1974 à 250 exemplaires sous forme de cadeaux envoyés par des Juifs parisiens à leurs familles en Israël. La traduction anglaise du livre existe elle aussi en manuscrit mais n'a pas encore trouvé son éditeur.

Depuis lors Moshe Zalcman a publié un essai politique sur la mutation du judaïsme français entre 1967 et l'attentat de la rue Copernic en 1980³. Il a préfacé une réédition de l'ouvrage classique d'Alexander Berkman sur *Le mythe bolchevik*, et dressé un portrait de Bela Szpiro, dirigeante bundiste de Lublin dont il fait revivre la communauté disparue. On dira ici quelques mots de son autre

3. *La grande mutation dans la vie juive en France* (en yiddish), Tel-Aviv, 1981.

4. *Joseph Epstein. Colonel Gilles*
(en yiddish), Paris, 1980. Trad. fr.,
Quimperlé, Éd. La Digitale, 1988.

livre portrait⁴ consacré à Joseph Epstein, jeune militant communiste de Zamosc qui émigra en France en 1931, à l'âge de 20 ans, pour étudier le droit à la faculté de Tours. Petit-fils de rabbin, fils de parents aisés, il entra rapidement au Comité fédéral du PCF puis au comité central des Jeunesses Communistes en 1934, tout en étant actif dans l'émigration polonaise.

Joseph Epstein commanda la célèbre compagnie Botwin, unité juive des Brigades internationales, et revint d'Espagne avec une compétence militaire qui le prédestinait aux responsabilités dans la Résistance. Après avoir combattu en 1940 dans les unités polonaises de l'armée française et s'être évadé du camp de prisonniers où il était interné, il gravit en effet les échelons de la hiérarchie des Francs-Tireurs et Partisans jusqu'à devenir, sous le pseudonyme de Colonel Gilles, leur chef militaire pour toute la région parisienne. Joseph Epstein fut arrêté à Ivry en novembre 1943, en même temps que Manouchian, mais son cas ne fut pas associé à celui des héros de l'*Affiche rouge*, car l'occupant ignore jusqu'au bout sa véritable identité. Il fut fusillé au Mont Valérien le 11 avril 1944 avec dix-huit résistants français, et c'est sous son nom de brigadiste, Joseph André, qu'il fut enterré à la Libération — jusqu'à restitution de sa véritable identité grâce à des démarches tardives de sa veuve. La Pologne communiste se souvint de lui à sa manière en expulsant sa sœur et son beau-frère en 1967...

Le communisme, l'universalisme et les Juifs

Les écrits de Moshe Zalcman projettent un double éclairage sur le phénomène communiste dans son universalité et dans ses rapports avec les Juifs. C'est au nom du principe universel de la démocratie que Moshe Zalcman récuse radicalement le communisme. Il a fait justice depuis bien longtemps de la légende du Lénine révolutionnaire intègre dont l'héritage aurait été perverti par Staline : c'est dès 1917 que les bolcheviks ont mis en place un système de terreur — prétendant accélérer toujours davantage la construction du «socialisme», fût-ce contre la volonté populaire (21 % des suffrages en leur faveur lors des uniques élections libres de janvier 1918...).

«...il ne manque pas de mettre en lumière les multiples sacrifices consentis par des Juifs, notamment communistes, pour des causes de portée générale»

Réfléchissant aux problèmes du socialisme sans s'embarrasser de tabou, Moshe Zalzman se demande «comment l'État pourrait intervenir de manière vraiment utile dans une économie moderne». De même qu'il a dialogué avec d'anciens gauchistes juifs, il est désormais publié en français par un éditeur breton de tendance libertaire. Lui, le socialiste, que ne rebute pas la modération actuelle du PS, il respecte la noblesse des idées anarchistes magnifiant la liberté.

S'agissant des rapports du communisme et des Juifs, on retiendra un certain nombre d'indications précieuses. Il y a bien un cas particulier du communisme polonais qui s'est implanté essentiellement, avant 1945, en milieu juif, et presque pas en milieu non-juif. Lorsque Moshe Zalzman séjourne pendant un an dans les prisons polonaises, vingt-sept de ses co-détenus sont juifs, deux seulement ne le sont pas et ils doivent s'astreindre à apprendre des rudiments de yiddish... La Pologne catholique était hermétique au communisme, car son jeune nationalisme ne pouvait que s'opposer vivement aux visées d'expansion de l'URSS. Autant la notion de «judéo-bolchevisme» était dans tout autre pays une aberration, autant on peut comprendre son succès en Pologne. Mais il faut ajouter immédiatement que si la plupart des communistes polonais étaient juifs, la plupart des Juifs polonais étaient très loin du communisme.

Moshe Zalzman défend le socialisme et critique le communisme au nom de valeurs universelles. Il ne reprend pas la vieille antienne des «bienfaits» que le communisme aurait apportés aux Juifs et qui leur imposerait une sorte de dette morale. Par contre il ne manque pas de mettre en lumière les multiples sacrifices consentis par des Juifs, notamment communistes, pour des causes de portée générale. L'exemple du Colonel Gilles à l'identité méconnue se suffirait à lui-même. Mais celui du jeune lublinois Y.L. Garance libérant, avec les soldats juifs, la ville de Castres, c'est-à-dire la ville du grand Jean Jaurès, réjouit plus notre auteur. Peut-être y voit-il le symbole optimiste d'un engagement juif encore actuel.

Moshe Zalzman écrit pour accomplir la *mitzvah* du souvenir : souvenir du *Yiddishland* englouti, souvenir de la bonté des hommes qui nous permet d'espérer toujours. Il écrit pour ceux qui n'ont pas pu écrire, et pour ceux qui n'ont jamais su. Car il est un véritable «intellectuel organique», comme le dit le jargon marxiste, du milieu ouvrier juif, sachant raisonner, nuancer, jouer de l'objectivité ou, au contraire, de la subjectivité. La lecture lui a été interdite, nous a-t-il dit, pendant un quart de siècle, et il lui a fallu se replonger dans un bain de culture vivifiante avant de pouvoir entreprendre son œuvre d'écrivain. Souhaitons donc à Moshe Zalzman d'exercer longtemps encore sa liberté si chèrement conquise. Et souhaitons pour nous-mêmes la parution rapide de son livre en français. Ph. B.

Alexander Berkman, juif, russe et libertaire

A propos de :

Alexander Berkman, *Le mythe bolchevik, Journal 1920-1922*.
Préface de Moshe Zalzman,
traduction de Marianne Zaoui,
Paris, Éd. La Digitale/
Caligrammes, 1987.

1. Emma Goldman, *L'épopée d'une anarchiste*, Paris, Éd. Complexe, 1984, p. 96. (Éd. orig.: *Living my Life*, New York, Knopf, 1932.)

Il est intéressant de suivre, en parallèle, la narration des mêmes épisodes par A. Berkman et par E. Goldman.

2. W. Sombart, *Why Is there no Socialism in the United States?*, White Plains, Ny, 1976; cf. aussi les ouvrages de James Weinstein, Stanley Aronowitz, Daniel Bell, etc.

«...et j'apporte avec moi le salaire que je vais payer à chacun en proportion de son travail. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le Principe et la Fin» (Apocalypse XXII, 12-14).

Moshe Zalzman a tiré de l'ombre celui dont Emma Goldman disait : «Son exemple brillait, tel un météore, sur l'obscur horizon des intérêts mesquins, des problèmes personnels et de la routine débilite du quotidien.»¹

Pour édifier le pays des libertés, 14 millions de personnes traversent l'Atlantique de 1814 à 1914, 18 millions de 1900 à 1930 — parmi elles, de nombreux Juifs russes ayant fui les pogroms. Leur bagage se composait souvent d'utopies sociales et de ce romantisme de la fraternité si bien décrits par Franco Venturi. Ils payèrent parfois au prix de l'incarcération et de la violence leur exigence d'une condition meilleure pour ceux que broyait l'industrialisation de l'Amérique. Bien des historiens se sont demandés, avec et après Werner Sombart², pourquoi le socialisme a échoué aux États-Unis. Mais là n'est pas le thème de l'ouvrage...

C'est au congrès de La Haye, en 1872, après la crise déclenchée au sein de l'Association internationale